

et parmi eux Augustin lui-même, ont, en d'autres endroits de leurs œuvres, donné l'interprétation commune.

Mais, pour ne céder aucun avantage aux ennemis de la foi, ils ajoutaient que l'interprétation qui fait de la pierre le Christ n'est pas en désaccord avec celle qui par la pierre entend l'Apôtre. Loin de se contredire, elles se coordonnent harmonieusement l'une et l'autre et se complètent : car, si Pierre est un fondement assez solide pour porter l'Église, c'est qu'il s'appuie lui-même sur le fondement du Christ. Impossible de concevoir Pierre comme le roc inébranlable qu'il doit être, sans penser à Jésus-Christ, le fondement en *dehors duquel* personne n'en saurait poser un autre (1). On ne peut donc pas dire que le sens, donné par saint Augustin, soit opposé au sens où la primauté de Pierre est affirmée; ce n'est pas même un sens si différent qu'on ne puisse l'admettre, sans reconnaître deux significations littérales : car il est implicitement renfermé dans le premier, puisque l'un bien compris mène à l'autre et le fait entendre (2). Qu'est-ce donc ? Un sens littéral, mais complémentaire.

Après cette apparente digression, reportons-nous aux textes d'Ézéchiël et d'Isaïe. L'un et l'autre signifient littéralement et directement la ruine des princes coupables et celle de leurs villes capitales. Mais ils

(1) I Cor., III, 2. De là cette interprétation donnée par saint Léon le Grand : Tu es Petrus, id est, cum ego sim inviolabilis petra, ego lapis angularis... ego fundamentum praeter quod nemo potest aliud ponere; tamen tu quoque petra es, quia mea virtute solidarior, ut quae mihi sunt potestate propria, sint tibi mecum participatione communia. *Serm. 3 in Anniv. Assumpt. suae*, c. 8. P. L. LIV, 150.

(2) Les théologiens disaient dans le langage de l'École : Verba Domini significant Petrum ut petram; *adsignificant* seu connotant Christum, petram immobilem in qua Petrus, Christi vicarius, solidatur; ou bien encore : significant directe Petrum et *alludunt* Christum. Or, les *allusions* font partie du sens littéral.

rappellent en même temps une ruine plus terrible, dont celle-ci n'est tout au plus qu'une faible image ; une ruine, qui fut le premier principe des désastres annoncés par les deux prophètes, je veux dire la ruine de Satan et de ses complices. Le lien qui rattache entre elles ces catastrophes est manifeste. L'orgueil de Satan a inspiré l'orgueil de ces princes de la terre, et leur châtement est modelé par le Dieu vengeur sur la punition du grand rebelle, comme leurs crimes sont une imitation de son crime. Voilà pourquoi, sans doute, les prophètes n'ont pas cru pouvoir mieux exprimer les tristes destinées de Tyr et de Babylone, personnifiées dans leurs princes, qu'en employant pour les peindre des termes qui *rappellent* la catastrophe primitive. Termes dont ils ne se seraient pas servis, si l'intention de Dieu n'avait pas été de remettre en mémoire le passé, pendant qu'il prédisait le futur (1). Donc, ici encore, le sens historique et littéral est unique ; mais il renferme directement ce qui est signifié, et indirectement ce que nous appelons *adsignifié*, en d'autres termes, ce que le sens littéral direct suppose et rappelle manifestement par allusion.

S'il n'y a pas, comme on le craignait, un double sens littéral, il n'y a pas non plus de sens typique proprement dit. Ce n'est pas que les événements signifiés par le texte sacré n'aient entre eux le rapport de figure à chose figurée. Ce rapport existe, nous l'avons prouvé, non pas toutefois tel qu'il apparaît dans les types ordinairement présentés par l'Écriture : car la dégradation des anges ne symbolise pas la chute des cités cou-

(1) Voir le commentaire du P. Knabenbauer sur le passage d'Ézéchiël.

pables, comme l'Agneau pascal figurait Jésus-Christ, notre victime. Elle a plutôt le caractère de prototype, comme serait l'exemplaire sur lequel un personnage inférieur est modelé; au sens, par exemple, où Notre Seigneur est le type du chrétien; et la vie du ciel, le type que nous devons tendre, avec le secours de la grâce, à reproduire en nous pendant ce temps d'épreuve (1). Mais cela ne suffit pas à faire un sens typique. En effet, ici la *lettre* exprime et la figure et la chose figurée, tandis que, dans le sens figuratif ou typique, la figure *seule* est signifiée par les mots.

C'est d'une manière analogue que la bienheureuse Vierge paraît être présentée dans la célèbre vision de l'Apocalypse. Tous les traits du tableau s'appliquent littéralement et directement à l'Église. On pourrait même accorder, si l'on veut, qu'il en est qui lui conviennent à elle seule. Telles, par exemple, les douleurs que la femme éprouve dans l'enfantement de son fils. C'est ce qu'ont fait remarquer plusieurs Pères, encore que d'autres croient pouvoir les interpréter de Marie, considérée non pas comme Mère de Dieu, mais comme Mère des hommes. Il n'est pas rare, en effet, de trouver les souffrances endurées par la Vierge, alors qu'elle nous enfantait à la grâce, comparées aux angoisses de la femme qui devient mère.

Mais si le sens littéral va d'abord et pleinement à l'Église, Marie n'en est pas absente. Pourquoi? Parce que l'Église vierge et mère suppose Marie, mère et vierge; parce que l'une est faite à l'imitation de l'autre; parce que les fils de l'Église sont encore plus ceux

(1) *Fiat voluntas tua sicut in coelo et in terra.*

de Marie; parce que le grand signe apparaissant au ciel, la femme revêtue du soleil avec sa couronne de douze étoiles, nous met naturellement sous les yeux la Reine des Apôtres et la souveraine du monde. C'est l'Église, mais l'Église dans le rayonnement de Marie; mais l'Église peinte avec les couleurs qui conviennent principalement à Marie, parce que l'une est l'exemplaire, et l'autre, la copie.

Et ce qui confirme admirablement cette manière de considérer les deux mères comme étant représentées par le même portrait, c'est qu'il en est de *l'enfant* tout ainsi que de la *femme*. Voyez, en effet, cet enfant tel qu'il est décrit par l'Apôtre dans sa vision. La femme « mit au monde un enfant mâle qui doit gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer », et le dragon se dressait pour le dévorer dès sa naissance. A coup sûr, il faut, dans ce fruit de la femme, reconnaître les fils de l'Église, puisque c'est ainsi qu'ils nous sont dépeints par le livre sacré. Dans cette même Apocalypse, le Fils de l'Homme n'a-t-il pas dit à l'évêque de Thyatire : « Celui qui sera victorieux et gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai puissance sur les nations. Il les gouvernera avec un sceptre de fer, et il les brisera comme un vase d'argile, ainsi que je l'ai obtenu moi-même de mon Père » (1). Mais pourquoi cette autorité sur les nations appartient-elle aux fidèles? Parce qu'elle leur est communiquée par le Fils de la Vierge qui la possède en propre; parce qu'ils font partie de sa personne mystique; parce qu'il est leur prototype, et qu'ils sont eux-mêmes quelque chose du Christ. Aussi bien, l'Apocalypse a-t-elle plus instam-

(1) Apoc., II, 26-28.

ment affirmé de celui-ci « le sceptre de fer », qu'elle nous montre aux mains de ceux-là. Parlant de celui qu'on appelle du *nom de Verbe de Dieu* : « Et de sa bouche, dit-elle, sort un glaive à deux tranchants pour en frapper les nations : car il les régira avec un sceptre de fer... Et il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Roi des rois et Seigneur des seigneurs » (1). Donc, ce premier caractère de l'enfant appartient principalement au Fils de Marie; s'il convient à la race de l'Église, c'est qu'elle *participe* aux prérogatives de son Chef.

Le second caractère, celui d'être poursuivi par la haine du dragon d'enfer, est premièrement le lot du Christ, et ne passe aux fils de l'Église que par *déduction*; c'est-à-dire, à cause de l'union qu'ils ont avec le Christ. Ce que le diable poursuit en eux, c'est l'image et la personne du Christ. Par conséquent, l'Apôtre, en écrivant sa vision, et l'Esprit Saint qui l'inspirait, n'avaient pas l'intention de parler exclusivement des fils de l'Église, mais de nous les présenter dans leur alliance intime avec le Christ, Fils de Marie. Telle est la raison des expressions qu'ils emploient. Par conséquent aussi, l'enfant de l'Église et l'Enfant de la Vierge sont renfermés dans l'unité du même sens littéral. Or, cela même est une nouvelle preuve que la *femme* doit s'entendre et de l'Église et de Marie : car le rapprochement entre les mères est démontré par le rapport entre les enfants.

Voulez-vous une troisième preuve? Méditez le grand combat dont il est parlé dans la même vision (2). De

(1) Apoc., xix, 13, 15-16; col. Psalm., ii, 8, 9.

(2) Apoc., xii, 7-10.

quelque manière qu'on l'interprète, il est manifestement impossible de ne pas voir dans cette lutte, à laquelle prennent part et le ciel et la terre, celle-là même que le Saint Esprit esquisse en quelques traits dès les premières pages de la Genèse. Le nom même du chef des ennemis suffirait à faire la conviction : « C'est le grand dragon, l'*antique serpent*, le diable et Satan » (1) : autant d'expressions qui rappellent le premier tentateur et les inimitiés prédites entre la femme et le serpent, entre la race de la femme et les adhérents du monstre infernal. Or, nous l'avons vu, les fidèles, enfants de l'Église, sont la race de la femme, parce qu'ils appartiennent au Rédempteur, et dans la mesure qu'ils lui sont unis. Par conséquent, de ce chef encore, on ne saurait penser à la femme de la vision sans voir Marie, sans la contempler en Marie. Et, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que le texte lui-même et la nature des choses en font une loi. Donc, pour conclure, la bienheureuse Vierge nous apparaît dans cet oracle inspiré, telle que nous l'avons vue dans les chapitres précédents, comme l'exemplaire de l'Église et comme sa mère (2).

Ainsi tout s'accorde et s'harmonise. Il n'y a plus d'opposition entre les Pères. Si quelques-uns n'ont appliqué qu'à Marie le symbole de la femme, et si d'autres l'ont approprié seulement à l'Église, c'est qu'ils ne l'ont pas considéré dans sa pleine et totale signification. C'est pourquoi vous n'en trouverez pas un seul qui ait écarté d'une manière absolue soit

(1) Apoc., xii, 9.

(2) Voir sur toute cette matière le P. R.-M. de la Broise, *Mulier amicta sole. Essai exégétique*. Etudes, t. LXXI (avril-juin 1897), p. 289, suiv.

Marie, soit l'Église. Tout au plus, quelques-uns ont-ils fait observer que certaines parties du texte ne peuvent être interprétées de la Vierge, Mère de Dieu.

J'ai déjà cité leurs témoignages. Il me paraît expédient de revenir sur celui que Bossuet attribuait à saint Augustin, et que la critique moderne tient pour une œuvre au moins douteuse du saint docteur : car il me semble rendre toute la signification du texte. L'auteur s'adresse aux Catéchumènes :

« Notre sainte mère l'Église, leur dit-il, vous a reçus dans son sein par le signe très sacré de la croix. Elle vous y formera *spirituellement* avec une incroyable consolation, vous les nouveaux rejetons d'une si grande mère, et vous y nourrira d'aliments convenables, jusqu'au jour où, vous amenant régénérés par son baptême à la vraie lumière, elle vous enfantera joyeux, joyeuse elle-même. C'est qu'elle n'est pas soumise à la sentence qui condamnait Ève à mettre au monde dans la tristesse (1) des fils partageant, dès leur naissance, les larmes de leur mère. Les liens formés par Ève, elle les dénoue, et la postérité que la désobéissance de cette première femme avait vouée à la mort, elle la rend à la vie par son obéissance. Toutes les cérémonies mystérieuses faites à votre sujet par le ministère des serviteurs de Dieu, exorcismes, prières, cantiques, insufflations..., sont la nourriture spirituelle dont votre mère l'Église vous restaure, vous, les fils qu'elle porte en ses entrailles, pour vous offrir, à la sortie du baptême de la renaissance, heureux et purs, au Christ son divin Époux.

« Vous avez aussi reçu le symbole, sauvegarde pour

(1) Gen., III, 16.

*la femme qui enfante* contre le venin du serpent. Dans l'Apocalypse de l'apôtre Jean, il est écrit que le dragon se dressait devant la femme en travail pour en dévorer le fils, aussitôt qu'il serait né (1). *Personne de vous ne l'ignore*, le dragon est le diable, et *la femme représente la Vierge Marie, mère immaculée de notre Chef immaculé, qui nous offrit en elle-même la figure de la sainte Église, quae etiam ipsa figuram in se sanctae Ecclesiae demonstravit* » (2). *Personne ne l'ignore* : un auteur grave, comme celui qui se révèle dans ces *Homélies sur le symbole*, ne parlait pas à la légère. Ce n'était donc pas une interprétation nouvelle, mais la persuasion commune des chrétiens dans ces temps reculés. Et nous voilà ramenés à cette idée si naturelle et si simple d'un sens littéral unique, où l'Église serait immédiatement décrite, mais avec une allusion claire et voulue à l'exemplaire de l'Église, à la Mère du Dieu fait homme et de ses membres.

Le commentaire apocryphe de saint Ambroise sur l'Apocalypse, que j'ai déjà cité dans ce chapitre, rend avec bonheur cette union du Christ et de ses membres sous la dénomination commune de fils de la femme, et, par conséquent, de l'Église et de Marie son prototype, dans la signification littérale et complète de notre texte. Il se demande le pourquoi du qualificatif : Elle mit au monde un enfant *mâle*. « S'il s'agit de la Vierge et de Notre Seigneur, ne savons-nous pas, sans qu'il soit besoin de le dire, que le Christ appartient au sexe viril ? S'il s'agit de l'Église, est-ce donc

(1) Apoc., XII, 4.

(2) *De Symb. ad Catechum.*, c. 1. P. L. XL, 660, 661.

qu'elle n'enfante pas chaque jour à Dieu, son Époux, des filles comme des fils? Oui, mais de sa nature le sexe de la femme est fragile; or, pour résister au diable et se livrer tout entier aux œuvres saintes, il faut de la force; donc une femme qui fait l'un et l'autre cesse d'être femme, c'est-à-dire faible; désormais, c'est un homme. Donc, *la femme mit au monde un enfant mâle*, parce que l'Église enfante tous les jours les membres de Celui qui fut engendré par la bienheureuse Vierge Marie. *Il n'y a donc qu'un Enfant mâle*, mis au monde par la Vierge et journallement enfanté par l'Église; *parce que le Christ avec ses membres est un Christ unique*: et c'est là l'Enfant qui doit gouverner tous les peuples avec un sceptre de fer » (1).

Afin de rendre ces idées encore plus nettes, résolvons quelques difficultés. Je les trouve proposées dans un opuscule du savant Newman, à l'endroit même où, développant le même texte, il en applique à Marie la signification littérale (2).

*Première objection.* — L'interprétation qui rapporte la vision de la *femme* à la Vierge est faiblement appuyée par les Pères. Première réponse donnée par Newman. « Les chrétiens n'ont jamais demandé aux Écritures les preuves de leurs doctrines, jusqu'au moment où, pressés par la controverse, ils en ont positivement éprouvé le besoin. Si, au temps des Pères, la dignité de la Sainte Vierge ne fut attaquée doctrinalement d'aucun côté, l'Écriture, ou du moins

(1) Existim. Ambros., *l. c.* P. L. xvii, 877. Il faudrait lire chez cet auteur toute l'exposition du chapitre. Nulle part, chez les Pères, on n'en trouvera de plus claire et de plus complète.

(2) Newman. *Du culte de la S. Vierge dans l'Église catholique.* Lettre au Dr Pusey. (Paris, Douniol, 1866.)

les arguments de l'Écriture sur ce point devaient, selon toute probabilité, demeurer pour eux lettre close » (1).

Dira-t-on que la dignité de Marie fut attaquée de bonne heure: n'a-t-on pas nié sa virginité, sa maternité divine? Sans doute; mais le texte de l'Apocalypse n'allait explicitement ni à venger l'une, ni à établir l'autre. D'ailleurs, il faut bien le dire, ce livre n'était pas de ceux qui d'ordinaire étaient ou cités ou commentés par les plus anciens docteurs. C'est pourquoi l'objection contre l'attribution du texte à la bienheureuse Vierge peut se retourner contre l'application faite à l'Église, et se résout de la même manière et pour l'une et pour l'autre.

*Seconde objection.* — Attribuer à l'ère apostolique une telle peinture de la Vierge, c'est commettre un anachronisme. « Quant à la seconde objection, dit encore Newman, j'estime qu'elle est purement imaginaire, et que la vérité se trouve dans la direction précisément opposée. L'idée de la Vierge avec son Enfant, loin d'être purement moderne, est reproduite à chaque instant dans les peintures des Catacombes, comme on peut le voir en visitant Rome » (2). Souvenons-nous de la lettre sur les Martyrs de Lyon, comme aussi du texte de Clément d'Alexandrie. Ne supposent-ils pas l'un et l'autre chez leurs auteurs le souvenir et la vision de la Vierge Mère? « Je ne nie pas, continue le futur cardinal, que l'Église ne soit représentée sous cette image de la femme. Je soutiens seulement que l'Église n'eût pas été représentée par l'Apôtre sous

(1) Newman, *op. c.*, pp. 62-63.

(2) Id., *ibid.*, p. 64.

cette image particulière, si la bienheureuse Vierge Marie n'eût pas été élevée au-dessus de toute créature, et vénérée par tous les fidèles » (1). Ajoutons : si l'Église n'était pas formée sur elle comme sur l'exemplaire dont elle est la plus excellente représentation, et si l'Esprit Saint n'avait pas voulu exprimer ce mutuel rapport.

Newman voit aussi dans la rencontre de la femme, de l'enfant et du serpent une relation manifeste entre la vision apocalyptique et les premiers chapitres de la Genèse; d'où il conclut, comme nous l'avons fait, que, si le dragon de l'Apocalypse est le serpent de l'Éden, et l'enfant mâle, la postérité de la femme, il faut bien que la femme elle-même soit la bienheureuse Mère du Rédempteur et des rachetés. Admirons donc avec lui comment les dernières pages des saintes Écritures répondent aux premières, et saluons dans les unes et les autres la Mère de notre Sauveur et de son corps mystique qui est la sainte Église.

Oserai-je le dire? L'Église n'est pas plus absente de la Genèse qu'elle ne l'est de l'Apocalypse. La *semence* de la femme, c'est avec Jésus-Christ tout fidèle, tout membre de Jésus-Christ. Or, l'universalité des fidèles qu'est-ce autre chose que l'Église elle-même? Serait-il possible d'aller encore plus loin, c'est-à-dire, d'entendre aussi les paroles du Sauveur mourant, non seulement de Marie, mais encore de l'Église et des enfants de l'Église; en d'autres termes, quand Jésus-Christ dit : Voici votre fils; voici votre mère, Jean représenterait-il en sa personne tous les fidèles, et Marie l'Église; non par la substitution d'un sens à

(1) Id., *ibid.*, pp. 67, 68.

l'autre, mais par une extension du sens primitif, ou mieux peut-être, par une accommodation fondée sur l'analogie? Plusieurs l'ont pensé. L'Église *imite* Marie, son exemplaire; les chrétiens doivent se faire à l'image de Jean, le disciple bien-aimé de Jésus.

Par conséquent, le rapport du fidèle avec l'Église doit être modelé sur les relations entre Jean et Marie. De même donc que les fidèles sont confiés à Marie dans la personne de Jean, ils sont aussi confiés à l'Église. C'est ce que Nicole a remarqué dans ses *Réflexions sur l'Évangile*. Après avoir, comme tant d'autres, interprété les paroles du Sauveur dans le sens exposé précédemment, il ajoute dans un autre endroit : « Enfin, Jésus-Christ, près de quitter le monde, a voulu, par un soin incompréhensible de notre salut, substituer à sa place un objet à notre charité envers qui nous puissions exercer l'obéissance, le respect et l'amour que nous lui devons. Cet objet est l'Église qu'il a formée sur sa croix, et qu'il nous a donnée pour mère... C'est cette obligation qu'il a voulu nous marquer en donnant la Sainte Vierge à saint Jean et saint Jean à la Sainte Vierge pour son fils. Car par cette divine substitution il lie tous les chrétiens à l'Église dont la Sainte Vierge était la figure, et à la Sainte Vierge qui en était le principal membre. Il les oblige d'avoir une confiance toute particulière en l'une et en l'autre; et il communique de même à l'Église l'esprit d'une charité maternelle envers tous ses enfants; et cette charité paraît principalement dans la Sainte Vierge qui les porte tous dans le sein de sa charité » (1).

(1) Nicole, *Continuat. des Essais*. J.-C., élevé sur la Croix, § 13, t. XIII, p. 431-432.

Au reste, Nicole n'est ni le seul, ni le premier à proposer cette idée. On la trouve avant lui dans un commentateur assez connu des Évangiles. « Il est convenable de penser, dit Jacques Janson, que le Seigneur en croix a partagé les devoirs exprimés dans ses dernières paroles, non seulement entre la Mère et son disciple, mais encore entre l'Église et ses enfants rebelles » (1). Et cette interprétation, lui-même l'avait reçue de saint Ambroise. Parlant de l'éternelle possession de la vie, promise à Pierre, promise à Jacques et à Jean, les fils du tonnerre, promise par conséquent à quiconque imite Pierre, à quiconque devient fils du tonnerre : « Comment, fait-il demander à son auditeur, comment pourrai-je être *fils du tonnerre*? Vous pourrez l'être, répond-il, si vous reposez non sur la terre, mais sur la poitrine du Christ... Vous le serez, si vous êtes fils de l'Église. Que le Christ vous dise à vous aussi, du haut de son gibet : Voilà votre mère. Qu'il dise à l'Église : Voilà votre fils. Alors vous commencez à être fils de l'Église, quand vous contemplez sur sa croix le Christ vainqueur. Qui tient la croix à scandale est un juif, il n'est pas fils de l'Église ; il est un grec, celui qui la regarde comme une folie. Mais celui-là est vraiment fils de l'Église qui considère la croix comme un triomphe, qui voit en elle le trône du Christ triomphateur » (2).

(1) Jac. Jansonii *Expos. Evang. Joannis*, xix, 26, sq. Lovanii, 1630.

(2) S. Ambros., *Expositio Evang. sec. Luc.*, L. vii, n. 5. P. L. xv, 1700.

#### CHAPITRE IV

Comment tous les hommes, en particulier, bien que ce soit dans une mesure inégale, appartiennent à Marie comme enfants ; — et non seulement ceux qui sont venus au monde après Jésus-Christ, mais ceux-là même qui l'ont précédé, dès l'origine des siècles.

I. — Il s'agissait, dans les chapitres qui précèdent, de montrer comment l'Église est spécialement la Fille de Marie, bien qu'elle soit mère elle-même et la mère universelle des chrétiens. C'est maintenant l'heure d'étudier quels sont en particulier les enfants de la Reine du ciel, et dans quelle mesure ils participent à cette bienheureuse filiation. Puisqu'il y a eu une telle unanimité jusqu'ici parmi les Pères, les Saints et les maîtres de la doctrine sacrée, pour affirmer la maternité de grâce, il semblerait qu'on dût trouver le même accord sur l'étendue de cette maternité. Or, à première vue, ce qui nous frappe, c'est la diversité des opinions. Pour tous, il est vrai, Marie est la mère des hommes ; mais ces hommes, dont elle est la mère, sont loin d'être caractérisés d'une manière uniforme. D'après les uns, ce seraient toutes les *créatures raisonnables*, le *genre humain tout entier*, représenté par le bien-aimé disciple aux pieds de la croix ; d'après les autres, ce seraient tous les *fidèles*, c'est-à-dire, les chrétiens enfants de l'Église. Ceux-ci donnent pour fils à Marie les *justes*, amis du Christ et ses membres,